

HAIM BURSTIN

UNE RÉVOLUTION À L'ŒUVRE

LE FAUBOURG SAINT-MARCEL (1789-1794)



Extrait de la publication

Epoques
CHAMP VALLON

ÉPOQUES
EST UNE COLLECTION
DIRIGÉE PAR
JOËL CORNETTE

Illustration de couverture :
Drapeau du district de Saint-Marcel
(Collection de Vieilh de Varenne, Musée de la Révolution française, 38220 Vizille)

© 2005, CHAMP VALLON, 01420 SEYSSEL

WWW.CHAMP-VALLON.COM

ISBN 2-87673-370-6

ISSN 029-4792

UNE RÉVOLUTION À L'ŒUVRE
LE FAUBOURG SAINT-MARCEL

*Cet ouvrage est publié avec le concours de
l'Università degli Studi di Milano-Bicocca
et du Consiglio Nazionale delle Ricerche*

Haim Burstin

*UNE RÉVOLUTION
À L'ŒUVRE*

LE FAUBOURG SAINT-MARCEL
(1789-1794)

Champ Vallon

« Si l'historiographe – écrivait Laurence Sterne dans son *Tristram Shandy* – pouvait faire avancer son histoire comme un muletier poussant sa mule, tout droit devant soi, disons... de Rome à Loretto, sans la moindre halte, sans même jeter un regard à droite ou à gauche, peut-être pourrait-il se risquer à vous annoncer, à une heure près, combien de temps il lui faudra pour arriver au terme de son voyage ; mais la chose est moralement impossible : car, pour peu qu'il y soit moindrement porté, il trouvera en route cinquante occasions de gauchir, et fera chaque fois le détour en compagnie de ceux-ci ou de ceux-là sans songer un instant à se dérober. À peine est-il revenu à ses affaires que mille perspectives se présentent à lui ; sans cesse lui viennent des idées nouvelles, tel point de vue inédit le tente : il faudra qu'il s'arrête à tout, qu'il examine et pèse tout sans faillir ! [...] bref, il n'en finira jamais ! »

L'idée d'écrire cette histoire du faubourg Saint-Marcel remonte maintenant à il y a plus d'une vingtaine d'années et si elle n'aboutit qu'aujourd'hui, cela est dû à tout un ensemble de raisons qui ne sont pas sans rappeler celles évoquées par le protagoniste du roman de Sterne.

Une si longue gestation n'a certes pas été fortuite ; elle est largement due à un itinéraire de recherche qui s'est révélé, chemin faisant, beaucoup plus complexe que prévu : la « force des choses » – pourrait-on dire même à ce sujet – nous mène souvent à des issues qu'on n'avait pas envisagées. Et un tel développement, par rapport au projet originel, ne pouvait pas ne pas comporter des conséquences d'un certain poids ; avec le temps en effet les prémisses mêmes qui avaient inspiré cette étude changeaient *in itinere* : les années tendaient à éroder les fondements idéels, méthodologiques aussi bien qu'émotionnels qui soutenaient le travail de recherche. Ce travail, conçu à une époque où une certaine faveur accordée à la possibilité des transformations rapides et radicales des sociétés et des systèmes politiques avait assuré au concept même de révolution un intérêt particulier, s'achève dans une conjoncture où ce même concept soulève beaucoup plus de scepticisme. D'ailleurs les événements actuels, en particulier ceux de la dernière décennie, ont décrété la crise des systèmes idéologiques forts et cohérents qui trouvaient dans la Révolution française l'un des terrains les plus propices pour s'affronter : s'interrompait ainsi une tradition historiographique séculaire caractérisée par un intense engagement idéologique. Aux certitudes adamantines ont

succédé dans de nombreux cas le doute, voire un certain désenchantement, et, en tout état de cause, la conscience de plus en plus largement partagée que le défi difficile de la contemporanéité ne peut pas être relevé en reproduisant des antagonismes maintenant datés et pas davantage sur la base d'un arsenal théorique désuet ou inadéquat.

Néanmoins le climat idéologique et politique n'est pas le seul à avoir changé ; même sur le plan scientifique et culturel, des transformations profondes ont modifié les données du jeu. L'histoire des couches populaires et, d'une manière plus générale, des classes subalternes, qui était à l'époque en pleine expansion, une fois obtenu officiellement droit de cité parmi les sujets de recherche historique homologués, refluit progressivement. Parallèlement les études portant sur le Paris révolutionnaire, qui avaient connu une saison extrêmement riche, semblaient avoir perdu de leur élan.

En outre, au cours du travail, un changement rien moins que négligeable se produisait dans l'organisation même de la recherche : la forme scientifique qui avait suscité les acquisitions les plus importantes, riches et novatrices dans le domaine de la culture historique française, à savoir la thèse d'État, arrivait entre-temps à son terme. Entamée donc à une époque où cette somme était un pilier, un dogme de la culture universitaire, notre étude se projetait sur une autre époque où ce dogme allait se dégrader : considérée implicitement comme dernier legs anachronique de la culture positiviste, obstacle sur lequel allaient de plus en plus s'échouer les carrières académiques, la grande thèse était abolie. Cela comportait non seulement un remaniement d'ordre administratif ou un simple changement de style, mais aussi un profond tournant dans les mœurs scientifiques : le déclin de la grande monographie fondée sur le recours systématique à la méthode érudite, l'accumulation et l'élaboration d'un stock massif de sources. Une nouvelle organisation de la recherche, autant que des carrières universitaires, l'élargissement de la communauté scientifique, l'accélération de la communication, le changement des exigences du marché de l'édition : voilà autant d'éléments qui n'apparaissaient plus compatibles avec des travaux de si longue haleine, de si lente exécution et de si grande envergure.

Tandis que sonnait le glas de la grande thèse donc, tous ceux qui – comme l'auteur du présent ouvrage – étaient encore engagés dans un effort de ce genre et qui y avaient consacré d'importantes énergies éprouvaient l'impression désagréable d'être restés à mi-chemin, dans la perspective fort peu séduisante de se diriger vers une sorte de cimetière d'éléphants. C'est à différents niveaux que montait un sentiment de déphasage par rapport à la marche accélérée des transformations politiques, idéologiques et scientifiques. Le risque était métaphoriquement de mourir – comme dit le texte d'une chanson d'une certaine renommée – « pour des idées n'ayant plus cours le lendemain ».

Et pourtant ce long itinéraire devait bien présenter quelques avantages : le fait de survivre à l'alternance de plusieurs tendances et usages était la garantie d'éviter tout au moins les inconvénients d'un « *instant book* » lié à une mode idéologique particulière, méthodologique ou historiographique ; le temps permettait de laisser décanter les sollicitations les plus éphémères et offrait à l'auteur l'occasion d'une sorte d'auto-analyse rétrospective de son propre itinéraire intellectuel.

Bien qu'amené à une remise au point générale et à une inévitable révision des certitudes de départ, je n'ai pas estimé devoir changer de cap ; et cela non seulement pour être cohérent avec mon projet originel, mais surtout dans la conviction que le changement de perspective générale n'affectait pas pour autant l'hypothèse historiographique initiale : pousser plus loin et plus à fond l'étude sur le Paris révolutionnaire, en essayant de démontrer toutes les potentialités d'une approche monographique. En outre, la crise des certitudes qui avaient été à l'origine de cette entreprise pouvait paradoxalement s'avérer utile. L'occasion se présentait en effet de revoir les positions de départ, de remettre en discussion un certain nombre d'opinions établies *a priori*, pour retrouver une attitude plus « laïque », mais également plus attentive à l'égard de la réalité qu'il fallait explorer. Les préjugés trop envahissants une fois écartés, les conditions s'amélioraient pour se mettre effectivement à l'écoute de la société révolutionnaire.

Certes il était difficile de prévoir, au début de cette étude sur le faubourg Saint-Marcel, que c'était le point de départ d'un parcours aussi long que tortueux ; le projet était d'ailleurs de se mettre dans le sillage des grands travaux arrivés à maturation entre les années 50 et 70 sur le Paris révolutionnaire, pour en approfondir un aspect spécifique : le comportement de ses couches populaires, saisi dans le microcosme d'un seul quartier, réputé pour sa condition de pauvreté atavique et bientôt célèbre pour son tempérament intensément révolutionnaire. Le chemin semblait aplani en effet par les travaux d'Albert Soboul, Richard Cobb, Georges Rudé, Walter Markov, Kåre Tønnesson, Marcel Reinhard : une génération de chercheurs auxquels l'historiographie révolutionnaire parisienne était redevable d'un progrès décisif.

Et pourtant il apparaissait très vite que les choses n'étaient pas si simples qu'on pouvait le croire. Les lacunes importantes dans les archives parisiennes, dues aux incendies de 1871, suggéraient, dans une étude à petite échelle, de changer de stratégie et d'emprunter un chemin détourné pour éviter, en partie du moins, l'obstacle : suspendre provisoirement toute tentative de reconstruction d'une histoire politique dont la documentation apparaissait trop fragmentaire, pour se livrer à l'approfondissement de la connaissance du faubourg avant tout par le biais d'une recherche aussi méticuleuse que possible sur sa physionomie démographique, économique et sociale. Ce projet donnait lieu à un premier ouvrage spécialement consacré à ces aspects¹, produit dans les années où l'histoire sociale, sous l'impulsion d'Ernest Labrousse et de ses élèves, connaissait un grand essor ; ce qui donnait à cette étude, même isolément, une légitimité particulière.

Cette démarche enrichissait essentiellement ma connaissance du vieux faubourg ; elle augmentait de même ma familiarité avec ce monde : condition nécessaire – quoique en soi non suffisante – pour avancer plus loin. Cela me permettait en effet d'affronter l'histoire plus proprement révolutionnaire, en faisant appel à un éventail thématique plus large, et donc d'interpeller un ensemble de sources plus riche et varié. La trame reposait ainsi sur le métier : il fallait passer à la chaîne ; et si la documentation n'était pas pour autant moins lacunaire, les pistes à suivre s'en trouvaient multipliées, avec la possibilité notamment de faire parler

1. H. BURSTIN, *Le Faubourg Saint-Marcel à l'époque révolutionnaire. Structure économique et composition sociale*, Paris, Société des Études Robespierriettes, 1983.

des témoignages liés à la vie profonde du quartier – destinés sans cela à rester muets ou insignifiants – et de les relier à l'événement révolutionnaire.

Je pouvais revenir ainsi à l'histoire politique, mais cette fois avec un solide ancrage dans le milieu spécifique du faubourg Saint-Marcel ; ce nouveau projet allait de pair avec la mise au point d'une stratégie de recherche appropriée. Il s'agissait d'abord de couvrir toute la période révolutionnaire, et pas seulement une seule de ses phases, aussi significative fût-elle. Les grandes thèses consacrées à la révolution parisienne s'attachaient d'habitude à la ville dans son ensemble, sélectionnant chacune une période limitée sur laquelle concentrer la recherche ; à défaut – nous venons de le dire – d'une documentation complète, le tableau d'ensemble recomposait d'une façon impressionniste les renseignements provenant des différents quartiers de la ville. Le procédé reposait sur une sélection sévère et le filtrage des matériaux disponibles, en fonction des événements majeurs de la révolution parisienne ; cependant, dans cette répartition chronologique du travail de recherche, certaines périodes restaient encore mal connues, n'ayant pas fait l'objet d'une enquête monographique. En changeant d'échelle pour cibler un seul secteur de la ville, il devenait possible de dilater la chronologie envisagée ; c'était même la manière de compenser les lacunes des archives et d'ajouter quelque chose de nouveau à ce qu'on savait déjà. Le projet qui se précisait ne consistait donc pas à travailler au niveau horizontal sur un champ d'observation large ; il s'agissait plutôt d'une relecture verticale de toute la période révolutionnaire entre Quatre-vingt-neuf et Thermidor, sous l'angle d'un des quartiers de la capitale. Le but de cette procédure était en dernière analyse d'introduire une sonde, autant que possible en profondeur, dans la société révolutionnaire et de chercher à en comprendre concrètement les mécanismes de fonctionnement.

Une fois ce changement d'optique opéré, l'état de la documentation lui-même s'avérait nettement moins dégarni ; bien sûr les sources demeuraient lacunaires et incomplètes, et d'ailleurs déjà très explorées, ce qui ne laissait pas prévoir de découvertes immédiates et faciles. Mais ce n'était pas le vide. Nous pouvions compter d'abord sur les grands recueils et les publications de sources remontant à la fin de l'avant-dernier siècle, époque particulièrement féconde pour l'historiographie de Paris ; il y avait ensuite les grands inventaires spécifiques des manuscrits et des imprimés relatifs à l'histoire de la révolution parisienne qui représentent un instrument de pilotage indispensable à la navigation dans les archives et les bibliothèques. Tout en renonçant à la perspective de trouver des fonds homogènes et exhaustifs, on pouvait néanmoins vérifier que l'ensemble des matériaux disponibles, bien que fragmentaires et incohérents, était loin d'être restreint. Certes il fallait changer de méthode de travail : au lieu d'en rester à un premier écrémage visant essentiellement les documents qui apparaissaient d'emblée les plus significatifs, il s'agissait d'affronter une récolte systématique de tous les papiers pouvant contenir des renseignements ayant trait à l'histoire du faubourg Saint-Marcel ; et cela même si à première vue ils ne semblaient pas spécialement éclairants ; et sans pour autant négliger *a priori* ceux qui ne s'inséraient pas spontanément dans une grille préconçue.

Une telle méthode, qui pourrait sembler platement inductive, représentait en réalité un expédient heuristique ; elle allait toutefois à contre-courant d'une cou-

tume historiographique en plein essor dans le domaine de l'histoire politique de la Révolution : celle-ci tendait à se focaliser, par une extrapolation de plus en plus désinvolte, sur un nombre sélectionné de sources apparemment explicites et immédiatement pertinentes, tels les débats parlementaires. Par rapport à cette pratique, un ramassis de sources disparates, assemblées tous azimuts, apparaissait fort peu rentable ; sans compter la dilatation des temps de recherche, il s'agissait d'un investissement à long terme incertain avec, après tout, le risque élevé d'accumuler une bonne quantité de rebuts inutilisables. Néanmoins c'était la seule voie non encore tentée jusque-là – sans doute du fait de son caractère ingrat – qu'il convenait donc d'explorer à fond. S'en tenir, même à ce niveau, à la collection élémentaire des documents les plus significatifs et à leur juxtaposition n'aurait pas ajouté grand-chose aux résultats déjà atteints par les grandes thèses sur le Paris révolutionnaire, sauf une reproduction en miniature de ce que celles-ci avaient réalisé à grande échelle. Le défi n'était pas la simple miniature, mais l'effort – sans demi-mesures – visant à composer une grande fresque, où l'on essaierait d'incorporer une masse documentaire unique par sa taille et sa qualité.

Ce choix n'allait pas sans de nouvelles difficultés : une fois recueilli un grand ensemble de matériaux hétéroclites, le problème de leur assemblage devenait extrêmement complexe. Il fallait accepter de parcourir encore un long itinéraire dans les replis du faubourg révolutionnaire pour essayer d'interpréter jusqu'aux moindres événements, leur donner un sens, les classer patiemment, déterminer à chaque fois un critère pour relier entre eux des fragments souvent réfractaires afin de les rendre lisibles et réussir à les rassembler dans un ensemble cohérent.

Ce travail minutieux de mosaïque représentait certes une nouvelle inconnue qui allait prolonger de façon exponentielle les temps d'élaboration, mais il ouvrait néanmoins certaines perspectives. En effet, une fois acceptée la réduction d'échelle, ce n'était pas seulement le champ de recherche qui changeait, mais également la qualité des attentes que cette quête suscitait. Le fait de quitter le centre de la ville et les principaux théâtres de la vie politique parlementaire pour s'enfoncer dans le microcosme d'une réalité périphérique entraînait une attitude différente et un intérêt plus circonstancié : il n'était plus question de se concentrer sur le faubourg Saint-Marcel en quête simplement d'éléments destinés à enrichir l'histoire générale de la ville en laissant de côté tout ce qui ne visait pas directement ce but. On essayait au contraire de recomposer un monde doté de sa propre personnalité, d'un rythme spécifique de pulsation, non nécessairement à l'unisson avec le reste de la ville.

Ainsi, ces mêmes éléments qui, dans un autre contexte, pouvaient passer pour des détails non essentiels devenaient les pièces constitutives d'une mosaïque, indispensables pour recomposer la réalité locale. La disponibilité à se laisser piloter par les sources, sans prétendre les sélectionner *a priori* sur la base d'un schéma étroit ou trop rigide préconçu, prend dans ce cas un sens tout à fait particulier. Ceci suppose néanmoins une volonté de laisser parler la société révolutionnaire et d'enregistrer sa voix, dans l'effort de dépasser les clichés. Cette attitude permet notamment de se dégager des bas-fonds où une conceptualisation trop poussée tend souvent à faire échouer l'histoire politique de la Révolution. J'estime en effet qu'il est essentiel de laisser se déployer toute la richesse émanant

de la société révolutionnaire, d'en saisir la capacité exceptionnelle d'élaborer – fût-ce au prix de maintes incertitudes et tâtonnements – des formes nouvelles d'expression politique, sans prétendre figer prématurément cette expérience dans un cadre conceptuel.

Grâce à l'emploi d'une méthode analytique et monographique, le lecteur trouvera dans ce volume beaucoup d'espace accordé directement à la voix des acteurs, personnages souvent obscurs, jamais signalés ou élevés aux honneurs de la citation. Ce choix dépend non seulement du tempérament historiographique de l'auteur se traduisant par un certain goût pour les sources révolutionnaires, mais aussi de l'idée d'arracher au silence des matériaux sans cela condamnés – de par leur spécificité excessive – à rester ensevelis et inemployés. Dégrossis, ordonnés, soumis à une première élaboration et encadrés dans un montage significatif, ces matériaux – en soi magmatiques et incohérents – acquièrent en revanche une lisibilité particulière, qui les rend même utilisables dans d'autres buts. Au-delà donc d'un enrichissement spécifique de l'histoire du faubourg Saint-Marcel, je crois que cette œuvre minutieuse d'assemblage de fragments permettra d'exploiter et de mettre en valeur un patrimoine documentaire dans lequel bien d'autres recherches pourront puiser à l'avenir.

Il n'y a en effet rien de tel qu'un emploi restrictif des sources pour décourager de nouvelles recherches ou en voiler les potentialités ; dans le cas parisien où, on l'a vu, les sources ont été très visitées, une histoire politique trop sélective quant aux questions qu'elle se pose *a priori* ne peut reconnaître en principe que peu de valeur à une monographie à petite échelle, comme celle qu'on voudrait présenter ici. Se borner toutefois à la conceptualisation et au remaniement des matériaux déjà acquis par l'historiographie ne peut que condamner l'histoire politique à une atrophie progressive.

Malgré le risque d'aller à contre-courant et de m'exposer au soupçon de positivisme, j'ai cru bon, dans ma démarche, de repartir des sources, de les faire parler et de leur laisser scander le rythme du récit. Là où les témoignages s'accumuleront donc en plus grand nombre, le récit sera plus dense et plus étendu ; là où, au contraire, cela ne se vérifie pas ou, encore pis, la documentation fait défaut, je n'ai pas voulu remplir les vides en faisant recours à l'histoire générale de la révolution parisienne – celle-ci étant bien connue mérite en effet d'être considérée comme acquise. Voilà pourquoi les différentes phases de la Révolution se trouveront ici diversement représentées ; ceci apparaît avec une évidence particulière compte tenu de la structure éminemment chronologique qui sert de moule au récit. Notre histoire commence en effet de façon tout à fait traditionnelle à la veille de 1789 pour s'achever avec Thermidor. Cependant nous ne nous limiterons pas à une scansion simplement chronologique car, chemin faisant, le lecteur rencontrera une articulation thématique où certains sujets spécifiques seront suivis et traités.

À ce propos, il apparaîtra peut-être surprenant qu'on ait renoncé aux intitulés captivants et un peu baroques dont on se sert d'habitude, au bénéfice d'une scansion chronologique par année, quelque peu sèche et impersonnelle. Mais c'est justement sous cette forme que le présent ouvrage voudrait sonner comme l'appel à une relecture générale de la révolution parisienne sous un angle différent, et pré-

cisément sous celui du faubourg Saint-Marcel ; avec l'invitation implicite faite au lecteur à s'enfoncer dans ce microcosme et à se laisser emporter par la façon particulière dont celui-ci vit l'événement dès ses origines. Bien qu'une répartition par année ne soit qu'un critère de facilité et que d'autres périodisations eussent été possibles voire plus appropriées, ce choix offre l'avantage de nous faire suivre tout le cours de la Révolution et non seulement quelques-unes de ses parties. La pratique consistant à ne fixer l'attention que sur les événements majeurs et les temps « forts » de la Révolution dans une séquence intermittente ne peut que sacrifier de longues périodes moins éclatantes, mais non moins importantes, compte tenu de l'intense travail, souvent souterrain, qu'elles comportent. On peut s'étonner, par exemple, de l'habitude assez répandue de passer directement des temps incandescents de Quatre-vingt-neuf à la crise finale de la monarchie, en 1792, pour atteindre ensuite la Terreur, sautant sans gêne des étapes intermédiaires qui revêtent en fait une extrême importance. C'est le sort que subissent fréquemment les années 1790-1791, pourtant essentielles dans l'énorme travail de restructuration et d'aménagement de la société civile et de la vie politique ; ainsi que l'hiver et le printemps 1792-1793, l'un des tournants politiques les plus complexes, souvent inexplicablement sous-estimé. Une histoire événementielle de la Révolution est justement celle qui se limite à ses événements majeurs en rebondissant de l'un à l'autre ; non pas certainement celle qui s'efforce de reconstruire la trame subtile des événements même menus pour en saisir l'évolution profonde, sans renoncer à entrer dans ses détails. J'estime en effet erroné d'établir un net clivage entre ce qu'on considère simplement comme des « faits divers » et les événements dits majeurs ; correctement encadrés dans l'histoire locale, des éléments apparemment insignifiants acquièrent une tout autre valeur et peuvent s'avérer précieux pour reconstruire les mécanismes d'un vécu qui, sans ça, nous échapperait irrémédiablement.

Par connaissance du vécu révolutionnaire on n'entend pas un biographisme composé de détails et pas davantage la simple exploration d'une dimension émotionnelle, mais plutôt l'analyse de la façon dont la Révolution croise concrètement l'existence des individus en la modifiant en profondeur, voire en la bouleversant. Il s'agit d'un aspect non pas marginal, mais au contraire intégrant et constitutif de l'expérience politique. Ne pas le saisir signifie une fois de plus avoir de l'histoire politique une idée très bornée : après tout la Révolution ne fut guère un ballet de paradigmes politiques à l'usage de ses futurs théoriciens, mais une grande aventure collective menée par des hommes et des femmes en chair et en os. Il est donc important, pour une analyse à petite échelle, de se demander comment la politique révolutionnaire rentre dans la vie quotidienne de plusieurs individus en les conditionnant de fond en comble.

À ce sujet, le terrain d'exploration ne coïncide pas – répétons-le – avec celui de la grande politique nationale ; mais il ne correspond pas non plus à celui de la rue et de son acteur anonyme et épisodique, la foule insurrectionnelle. Entre ces deux niveaux s'insère une dimension intermédiaire extrêmement riche et variée, où l'activité politique trouve un domaine très large d'expression : il s'agit des innombrables organismes et micro-organismes politiques, administratifs, judiciaires ou charitables que la révolution a introduits dans la ville. Si ces organismes

suivent très certainement le cours général des événements, ils n'en représentent pas pour autant le miroir fidèle. Considérer le comportement du vaste réseau des institutions sectionnaires comme un simple écho de ce qui se passe au niveau national, ou même au niveau de la ville tout entière, équivaut à sous-estimer la grande poussée endogène vers la politique provoquée par des exigences latentes et profondes, mûries au sein de la société parisienne. Je ne crois d'ailleurs pas à l'intervention de courroies de transmission qui reproduiraient automatiquement la politique générale au niveau local. Au contraire – et les cas provinciaux le démontrent bien –, dès que les grandes lignes directrices de la politique nationale entrent en contact avec les différentes réalités locales, elles rencontrent maintes occasions de s'infléchir ou même de s'adultérer en créant des situations et des combinaisons spécifiques. Il y a là toute une dialectique à éclaircir entre facteurs endogènes – expression des problèmes concrets d'un certain tissu social – et exogènes, véhiculés par les grandes options idéologiques et politiques générales. Ce terrain extrêmement intéressant a été sous-estimé par l'histoire « d'en haut », aussi bien que par celle « d'en bas » ; cela provient – je crois – de la compréhension insuffisante de toute l'ampleur et de la richesse d'articulation inhérentes à la catégorie du politique sous la Révolution.

Cette catégorie, dont l'émergence représente effectivement une des expériences fondamentales de toute la période, se déploie avec des rythmes déphasés et atteint les différents secteurs de l'opinion publique sous des formes multiples, dont il est important de saisir la variété. Il faut donc étudier la façon dont les grandes questions en jeu pénètrent la société parisienne jusqu'à atteindre les différentes réalités locales, telles que les quartiers et les sections, et à conditionner la vie quotidienne. La révolution acquiert ici une dynamique souvent différente et originale, car la chronologie des césures tend à s'adapter aux spécificités locales.

De ce point de vue, bien que je demeure convaincu que l'univers entier peut paradoxalement se refléter dans une flaque, le choix de la petite échelle n'est pas une fin en soi ; c'est plutôt la tentative de mettre pleinement en relief une dimension *qualitativement* différente qui nous permette de saisir dans le vif une large gamme de comportements politiques et de réfléchir sur la Révolution française à partir de son déroulement concret, dans une situation effectivement délimitée, mais hautement significative.

Cette situation nous est livrée précisément par le faubourg Saint-Marcel, un quartier caractérisé par sa pauvreté et son inclination à la révolte. Il s'agit donc de cerner le rythme spécifique de pulsation de cette réalité. S'il est effectivement des phases de la révolution parisienne où ce quartier s'aligne sur la ville et en suit les vicissitudes, évoluant en syntonie avec elle, il existe aussi des phases où il semble se replier sur lui-même et ses problèmes spécifiques, se renfermant dans son quotidien périphérique et élaborant sa façon particulière de vivre, de suivre, ou de ne pas suivre, l'événement. Les histoires du faubourg révolutionnaire et de la ville dans son ensemble peuvent donc converger jusqu'à s'entrecroiser, mais aussi bien présenter un cours parallèle et relativement autonome : il s'agit d'accepter ce rythme, conditionné d'ailleurs – on l'a dit – par l'état des sources, de s'y conformer sans basculer dans un sens ou dans l'autre. La Révolution retrouve ici une dynamique originale, où il arrive que les principaux événements politiques se

manifestent sous la forme d'épisodes, de querelles ou de conflits spécifiques : il ne faut pas pour autant renoncer à les examiner attentivement. Moins encore faut-il les ranger parmi les faits marginaux et insignifiants, car ils deviennent souvent à leur tour représentatifs d'une modalité précise de percevoir et d'assimiler l'événement. Tout au plus s'agit-il de ne pas laisser ces histoires isolées, mais de chercher à comprendre comment elles se rattachent au contexte général et s'y intègrent.

De ce point de vue, l'étude des parcours individuels à travers la Révolution acquiert une valeur particulière, même si cela réduit davantage l'échelle de notre observation et nous expose au risque d'en arriver au microscopique. Je suis néanmoins persuadé qu'entre les itinéraires personnels, d'une part, et les comportements collectifs d'autre part, entre micro-biographie et statistique anonyme, s'ouvre un vaste terrain intermédiaire de recherche où se situe une étude typologique articulée et aussi représentative que possible des différentes trajectoires que les individus parcourent à travers la Révolution. Ce travail permet de quitter les clichés les plus consolidés, pour donner une image de la société révolutionnaire bien plus pertinente et mouvementée. Il ne s'agit pas tellement de reconstruire l'enchevêtrement désordonné d'histoires et de vicissitudes particulières, ce qui risque – tout en nous mettant en contact avec l'épaisseur concrète d'un événement et le vécu de ses acteurs – de nous mener à un excès de fragmentation. Il est plutôt question d'essayer de comprendre le caractère attractif de la dimension politique sur les gens du commun et la façon dont elle intervient.

Qu'est-ce qui pousse en effet un individu, dépourvu au préalable d'ambitions politiques particulières, à négliger son travail, sa famille, ses intérêts personnels, pour se jeter à corps perdu dans une expérience qui pour beaucoup devait représenter un voyage sans retour dans la pratique révolutionnaire ? Qu'est-ce qui pousse, au lieu d'attendre prudemment que la tempête s'apaise, à quitter un anonymat commode pour se compromettre dans un jeu risqué dont on ne connaît qu'approximativement les règles ? Une réponse à ces questions peut justement nous venir de l'observation d'une série de trajectoires représentatives tout au long de la période révolutionnaire.

Abstraction et simplification des catégories et typologies sociales ainsi que des comportements politiques sont des procédés utiles à la synthèse, mais qui tendent souvent à reproduire des « images d'Épinal ». Dans le cadre d'une étude monographique on peut au contraire retrouver la multiplicité des parcours et les résumer dans un encadrement typologique permettant non seulement de vérifier les stéréotypes les plus courants, mais d'enrichir aussi l'échantillonnage de figures, de types et de comportements révolutionnaires.

L'adhésion personnelle à la révolution n'est pas le simple produit d'un enivrement idéologique ; c'est la conséquence d'un attachement profond au processus en cours, qui mûrit et se renforce au fil des années et qui même résiste souvent à la détérioration. Un saut de si grande ampleur dans l'inconnu n'est donc pas simplement dû à la surexcitation collective ou à ce qu'on appelle couramment une surenchère ; certes des phénomènes de ce genre interviennent aussi, mais en seconde instance. Le mouvement initial d'adhésion est le produit d'une suite complexe de facteurs qu'on peut, à petite échelle, cerner et analyser. Il s'agit là de

la façon concrète dont se forme le consensus au niveau local, sur la base d'un ensemble très articulé d'attentes. Celles-ci peuvent être d'ordre matériel – quand il s'agit d'anciennes revendications économiques et sociales qui débouchent sur le mouvement révolutionnaire –, aussi bien que d'inspiration idéale, quand elles impliquent la demande de liberté et l'affirmation des droits de l'homme. Mais une place essentielle est aussi occupée par des attentes plus proprement politiques de participation généralisée à la vie publique ; pour la première fois la Révolution leur donne une réponse extraordinairement large. La base du consensus est donc composite, mais elle est essentiellement fondée sur un système de désirs et d'espoirs forts que la Révolution exauce en quelque sorte en créant – dans une certaine mesure au moins – les conditions pour un nouvel élargissement de l'adhésion.

Enfin la façon dont se forme ce ralliement fait partie d'un processus qui travaille en profondeur les segments les plus divers de la société civile, et qui agit au niveau des institutions révolutionnaires, même les plus minces : c'est dans ce phénomène complexe qu'il faut envisager une révolution « à l'œuvre ». Pour découvrir comment fonctionne concrètement ce mécanisme, comment il refaçonne en quelque sorte la société, comment il fonde certaines catégories de la politique, il faut y porter un regard attentif, capable de pénétrer dans les replis de la ville sans craindre de procéder à une réduction d'échelle très sensible. C'est précisément dans ces replis que nous voudrions guider ceux de nos lecteurs qui auront la patience de nous suivre dans un itinéraire long et nécessairement laborieux.

*

Au cours de ce long travail, j'ai accumulé tant de dettes qu'il m'est impossible aujourd'hui d'en dresser la liste. Ces années ont aussi été l'occasion heureuse de transformer des échanges intellectuels en amitiés durables ; c'est là assurément l'un des aspects les meilleurs d'un métier qui se déroule largement dans la solitude austère des archives et des bibliothèques.

Je tiens à exprimer toute ma gratitude à Michel Vovelle qui, non seulement a accepté de diriger cette thèse, mais m'a prodigué tous les encouragements d'un ami fidèle. Je suis aussi très heureux de dire tout ce que je dois à Daniel Roche, depuis nos premières rencontres parisiennes quand des intérêts partagés ont nourri une complicité amicale jamais démentie*.

* La publication de cet ouvrage doit beaucoup aux conseils de Philippe Minard. La mise au point du texte – rédigé dans une langue qui ne m'appartient pas entièrement – aurait été impossible sans le précieux concours de plusieurs amis et collègues que je tiens à citer ici : Philippe Boutry, Joël Cornette, Marcel Dorigny, Émile Ducoudray, Maurice Genty, Jacques Guilhaumou, Élisabeth Liris, Alain Pillepich, Daniel Roche, Pierre Serna, Michel Vovelle, Françoise Waquet : c'est maintenant pour moi un agréable devoir de dire ce que je dois à leur solidarité.

INTRODUCTION

*Le faubourg Saint-Marcel*¹

« Quelques milliers de toits, pressés comme les têtes d'une foule recèlent les misères du faubourg Saint-Marceau ». C'est ainsi qu'Honoré de Balzac décrivait dans les premières décennies du XIX^e siècle, d'un trait de plume rapide mais efficace, le quartier auquel est consacré ce livre. Il reproduisait non seulement une image qu'il avait sous les yeux, mais évoquait en même temps une réalité tout à fait particulière qui s'était formée lentement au cours de l'Ancien Régime et que la Révolution avait sensiblement contribué à caractériser dans l'imaginaire urbain.

Toutes les descriptions pittoresques consacrées au Paris du XVIII^e siècle concordent à faire de cette partie de la capitale une excroissance pauvre, malsaine, turbulente, difficilement assimilable à la ville. Mais au-delà des clichés, s'impose un effort de définition de la réalité que nous allons explorer, en ayant recours autant que possible à une pluralité de critères. L'identité du quartier, ses caractéristiques extérieures, sa condition démographique, sa structure économique et sociale, la composition professionnelle, la répartition administrative : autant de variables qui interviennent pour composer cette définition. Il faut également envisager des éléments à caractère culturel, au sens large du terme, tels les formes d'expression religieuse ou l'ensemble des pratiques, des usages et des comportements collectifs particuliers fixés par la coutume. Très probablement ces éléments convergent pour composer l'image d'un quartier, même s'ils interviennent différemment selon les cas et si seuls quelques-uns d'entre eux sont reconnus par le reste de la ville comme effectivement distinctifs.

Nous sommes, bien sûr, sur la rive gauche de la Seine, dans ce vaste secteur de la ville qui correspond à son quadrant sud-est : une partie du grand est parisien qui représentait déjà, en vertu de son caractère populaire, un pôle destiné à s'opposer sur la longue durée à l'ouest riche et noble.

En tant que faubourg, Saint-Marcel partageait l'aspect semi-rural typique de la ceinture qui fonctionnait, tout autour de Paris, comme une sorte de charnière

1. Dans cette introduction on trouvera une description rapide des principales caractéristiques du faubourg Saint-Marcel, tirée de l'ouvrage que j'ai plus spécialement consacré à cet aspect et auquel je renvoie pour une analyse plus approfondie ; cf. H. BURSTIN, *Le Faubourg Saint-Marcel...*, *op. cit.*

INTRODUCTION

entre la ville proprement dite et la banlieue rurale. Cette caractéristique se répercutait d'une façon significative sur le plan démographique : plus près du centre on enregistrait des densités élevées, notamment dans certains ensembles de rues, mais au fur et à mesure qu'on s'en éloignait, le paysage s'ouvrait sur des espaces peu habités où les différentes artères étaient séparées entre elles par de vastes zones de champs, de jardins et de terrains vagues.

C'est toutefois un élément géographique qui contribue à connoter de façon plus personnelle ce faubourg : le cours de la Bièvre, un petit affluent de la Seine – à présent couvert – qui provenait de la banlieue et dont les méandres parcouraient tout son territoire avant de se jeter dans la Seine près du Jardin des Plantes. Cet aspect du paysage avait profondément conditionné la physionomie du quartier. Dès le Moyen-Âge tardif en effet, ces eaux avaient commencé à attirer plusieurs activités artisanales qui avaient quitté le centre pour aller s'installer le long de son cours. La tendance s'était renforcée durant les siècles, grâce notamment à l'initiative de l'administration qui avait ordonné le transfert dans les faubourgs de certaines activités particulièrement polluantes, dont l'eau représentait la clef du processus de production. Abattoirs, tanneries, teintureries s'étaient multipliés le long du cours de la Bièvre et ses eaux, naguère renommées pour leur pureté, étaient devenues de plus en plus sales et méphitiques, contribuant sans appel à la métamorphose du faubourg : le charme ancien de ce paysage semi-rural cédait le pas à une physionomie nouvelle nettement artisanale, qui ne manquait pas de se refléter sur la composition sociale.

Vers la fin du XVIII^e siècle le faubourg Saint-Marcel était donc perçu essentiellement comme un quartier pauvre ; ce n'était certainement pas le seul à bénéficier de cette triste renommée dans une ville profondément marquée par la misère. Ici toutefois, dans un habitat malsain et détérioré, se conjuguait une série de caractéristiques négatives, dont la première était l'insécurité due à la criminalité qu'un tel quartier pouvait abriter : ceux qui voulaient disparaître sans laisser de trace venaient s'y fondre dans la masse pour échapper à la police. Ceci ne pouvait qu'augmenter la marginalité due aux facteurs topographiques, géographiques et socio-professionnels déjà évoqués. Pour rendre encore plus sinistre l'image que les Parisiens se faisaient de ce faubourg s'ajoutait la présence sur son territoire et dans ses proches alentours de plusieurs établissements charitables : le paysage semi-rural avait favorisé en effet l'implantation d'instituts religieux et hospitaliers, dont le célèbre hôpital de la Salpêtrière avec ses annexes et, juste au-delà de ses bornes méridionales, celui de Bicêtre, non moins important. Il s'ensuivait une forte concentration d'indigents et de misérables qui ne provenaient pas tous, à vrai dire, du faubourg, mais qui étaient néanmoins associés – aux yeux du reste de la ville – aux autres facteurs autochtones de misère.

Un autre élément qui participe à la définition de notre quartier est donc la place qu'il occupe dans l'imaginaire urbain : les tâches remplies dans la division urbaine du travail sont tellement typiques, si forte est l'idée de misère qui se dégage que le faubourg Saint-Marcel finit par représenter la pauvreté parisienne par antonomase. La littérature emploie largement et amplifie ce stéréotype, utile sans doute pour faire ressortir par contraste l'éclat d'autres quartiers. Mais à ce

INTRODUCTION

sujet il faudrait se demander si cette image ne force pas trop la réalité jusqu'à créer une sorte de *topos*, repris ensuite automatiquement par tous les auteurs. Pour plausible qu'il puisse être, il s'agit en effet toujours d'un stéréotype, en tant que tel insuffisant à rendre concrètement compte d'une réalité complexe.

Une autre difficulté consiste à fixer des bornes topographiques à ce quartier. En effet, sans le recours à une structure administrative, on se priverait des données que les archives mettent à notre disposition. On sait cependant que sous l'Ancien Régime les différentes subdivisions de Paris répondaient à des critères enchevêtrés et pas toujours cohérents qui ne contribuaient pas à donner une délimitation précise au faubourg. La Révolution, avec sa nouvelle répartition – en districts, puis en sections –, ne respecte pas toujours l'intégrité des vieux quartiers. Tous les documents à caractère administratif reflètent cette nouvelle répartition, compliquant par là même le travail sur des unités territoriales différemment disposées. Aussi les études sur Paris à l'époque révolutionnaire se fondent-elles habituellement sur la subdivision en sections.

C'est particulièrement vrai pour le faubourg Saint-Marcel : le cœur du bassin de la Bièvre correspondait théoriquement à la section dite des Gobelins, du nom de la célèbre manufacture. Se borner toutefois à l'étude de cette section reviendrait à amputer le quartier de certaines de ses artères particulièrement significatives et à négliger des zones adjacentes tout à fait homogènes du point de vue socio-économique, du simple fait qu'elles avaient été séparées par la nouvelle répartition administrative. En fait les contemporains mêmes considéraient ce quartier au sens large : comme une réalité correspondant à certaines caractéristiques plus qu'à un secteur délimité par des bornes géographiques précises. Qu'on l'envisage comme un repaire de misère ou – ce qui allait bientôt se passer – comme un centre formidable d'agitation et de mobilisation révolutionnaire, le faubourg Saint-Marcel était devenu une entité composite qui avait fini par assimiler les faubourgs limitrophes, Saint-Victor et Saint-Jacques – secteurs à maints égards semblables –, auxquels en revanche on avait pratiquement cessé de se référer explicitement. D'où le choix d'étudier ce quartier au sens large, comme on l'entendait vers la fin du siècle, et d'élargir l'enquête à quatre sections : celles des Gobelins, du Jardin-des-Plantes, de l'Observatoire et de Sainte-Genève. Il ne relève d'ailleurs pas du hasard si ces quatre sections, qui entretiendront entre elles une correspondance nourrie dans la période révolutionnaire, seront rassemblées dans plusieurs organismes communs et si c'est l'ensemble de ce territoire qui formera, dans le remaniement municipal post-révolutionnaire, le douzième arrondissement parisien.

Ainsi conçu, le faubourg Saint-Marcel représente un ensemble délimité par la Seine au nord, la ceinture des boulevards au sud et le cours de la rue Saint-Jacques à l'ouest. Avec ses 65 000 habitants environ, il approchait à lui seul de la taille d'une ville importante d'Ancien Régime et représentait 10 à 11 % de la population parisienne. Sur son territoire néanmoins, nous l'avons déjà rappelé, la densité était tout à fait irrégulière : extrêmement élevée dans la section de Sainte-Genève, elle diminuait progressivement à mesure qu'on s'éloignait du centre jusqu'à atteindre des valeurs plutôt basses dans la ceinture semi-rurale, correspondant aux sections des Gobelins et de l'Observatoire.

INTRODUCTION

Les artères principales de ce quartier sont reconnaissables aujourd'hui encore. Avant tout la célèbre rue Mouffetard qui se prolongeait dans la rue de Lourcine et représentait, avec les nombreuses ruelles qui y débouchaient, le cœur même du faubourg. Elle accueillait un grand nombre de boutiques pour la vente au détail, plusieurs activités artisanales et manufacturières : tanneries de toutes sortes, teintureries, fabriques de chandelles, draperies, bonneteries, brasseries et, bien sûr, la célèbre manufacture royale des Gobelins.

Au nord, la rue Mouffetard atteignait et remontait la Montagne Sainte-Geneviève ; cette butte, parsemée d'établissements universitaires, accueillait d'importants lieux de culte dont la nouvelle abbaye consacrée à la patronne de Paris, destinée à devenir peu après le Panthéon ; mais ici aussi ne faisaient point défaut les boutiques, en particulier celles des bouchers. De l'autre côté de la Montagne Sainte-Geneviève se trouvait la place Maubert, sans doute le plus important marché de la rive gauche, où débouchait un dédale d'anciennes ruelles très densément peuplées ; y affluaient en masse toutes sortes de petits marchands avec leurs cris typiques qui attiraient un large public, composé surtout de femmes ; on y trouvait des revendeuses, des poissardes, des brocanteurs, des fripiers, mais surtout des marchands forains qui apportaient les produits de la campagne autour de Paris.

Une autre importante artère partait de la place Maubert, la rue Saint-Victor, parallèle à la Seine, et atteignait le cours de la Bièvre qui coupait transversalement la partie septentrionale du quartier : c'était encore un secteur très populaire avec d'importantes manufactures textiles, où étaient en particulier fabriquées des couvertures. Cette même rue délimitait au nord la zone des quais donnant sur la Seine, où abondaient les ports, les docks, les chantiers et les entrepôts pour le déchargement des marchandises. Il ne faut pas oublier l'importance du commerce fluvial pour Paris et son économie : dans les ports de notre quartier arrivaient le charbon, le bois, le vin, ensuite distribués dans toute la ville : il va donc sans dire qu'à côté des marchands nous trouvons une dense population de débardeurs extrêmement pauvres.

La rue Saint-Victor se prolongeait dans celle du Jardin-du-Roi longeant le célèbre enclos portant le même nom. Celui-ci était l'un des établissements culturels et scientifiques importants implantés à différents endroits de notre quartier et qui détonaient dans ce faubourg populaire. Au même titre que le Jardin-du-Roi, on peut citer l'Observatoire, ainsi que les nombreux séminaires, bibliothèques et collèges situés dans le « pays latin », le vieux quartier de l'Université peuplé de professeurs et d'étudiants.

La rue Saint-Jacques, où se concentraient – à l'époque tout comme aujourd'hui – de nombreux établissements universitaires, donne un bon exemple de cette diversité. Cette artère névralgique, dans le prolongement de la rue Saint-Martin, était le principal axe nord-sud de la ville. D'innombrables boutiques et ateliers, en particulier ceux des métiers du livre, s'y étaient installés. À mesure qu'on s'éloignait du centre et que la densité diminuait, apparaissaient le long de son trajet plusieurs couvents – aussi bien d'hommes que de femmes – avec de vastes enclos et jardins. Cette particularité typiquement faubourienne était commune à toute la ceinture semi-rurale de notre quartier, qui représentait dans son ensemble

INTRODUCTION

un secteur d'implantation privilégié d'établissements religieux, tant séculiers que réguliers. Le rôle de l'Église était encore souligné par la présence de nombreux organismes charitables et universitaires au sein d'un dense réseau paroissial.

Après ce regard rapide sur la topographie du faubourg Saint-Marcel et une première répartition de sa population, il convient, pour mieux comprendre comment celle-ci vivait concrètement, d'examiner brièvement certains traits de sa composition socio-professionnelle. Il existe certes des activités typiques qui caractérisent qualitativement le quartier, mais du point de vue quantitatif les métiers qui employaient la plupart de ses habitants relèvent de la production et du commerce de denrées destinées aux besoins élémentaires d'une population nombreuse : avant tout donc l'alimentation, l'habillement, le bâtiment, le textile. Toutefois au sein même de cette répartition, que notre quartier partage somme toute avec le reste de la capitale, certains traits spécifiques s'esquissent, qu'il convient de signaler à présent. En ce qui concerne les métiers de l'alimentation, par exemple, les boucheries étaient particulièrement représentées, grâce à la présence de quelques pôles d'une certaine importance comme le Marché-aux-veaux ; il en va de même pour le commerce du vin qui s'appuyait sur la Halle-aux-vins, située tout près des quais. Mais dans le secteur de l'alimentation, la renommée du faubourg dans toute la capitale provenait de la production de bière dont se chargeaient, suivant une tradition fort ancienne, les nombreux brasseurs installés autour de la rue Mouffetard.

Quant à lui, le bâtiment employait un grand nombre de travailleurs, notamment sur les grands chantiers, comme celui de la nouvelle abbaye de Sainte-Geneviève, ouvert depuis des décennies, et dont les travaux n'allaient s'achever que sous la Révolution. Le secteur du textile se spécialisait dans la production de gazes, dans la section de l'Observatoire, et dans la bonneterie, dans celle des Gobelins, en plus des manufactures de couvertures déjà évoquées. En ce qui concerne les besoins les plus courants, signalons la foule des cordonniers installés essentiellement autour de la Montagne Sainte-Geneviève.

On a déjà cité la production du livre ; elle rassemblait différents métiers associés entre eux : graveurs, fondeurs de caractères, imprimeurs, relieurs, libraires. C'est toutefois le cours de la Bièvre qui attirait les activités les plus typiques dans la division urbaine du travail : tanneurs, corroyeurs, mégissiers, hongroyeurs, pour ce qui est du traitement des peaux et cuirs, mais aussi amidonniers, teinturiers ou, plus modestement, une nuée de blanchisseuses aussi pauvres que turbulentes. Sans oublier le rôle très important joué par la manufacture royale des Gobelins, célèbre pour ses teintures et ses tapisseries, qui abritait dans son enclos un grand nombre d'ouvriers hautement spécialisés.

Poursuivant la recherche des activités caractéristiques, signalons également les carrières qui quadrillaient, à travers un véritable dédale de galeries, pratiquement tout le sous-sol de la partie méridionale de la ville et qui avaient été exploitées depuis des siècles. Une autre particularité était l'activité des cultivateurs dans les surfaces non bâties qui donnait à la ceinture périphérique son caractère semi-rural ; il n'est donc pas étonnant de rencontrer précisément dans ce secteur le Marché-aux-chevaux où se donnaient rendez-vous plusieurs fois par semaine les nourrisseurs de bestiaux.

INTRODUCTION

Les métiers les plus typiques et les plus anciens du faubourg avaient engendré une catégorie d'entrepreneurs qui étaient devenus d'authentiques références pour leurs concitoyens : issus de véritables dynasties artisanales, ils étaient ce qu'on pourrait appeler des « coqs de quartier » dont le prestige dépendait de leur rôle économique et social, mais également de leur enracinement dans la vie locale. Ce sont eux que l'on verra au premier rang du personnel politique révolutionnaire. Mais à part eux et une petite élite de manufacturiers, la plupart des producteurs indépendants n'étaient que des maîtres à la fortune modeste, particulièrement nombreux dans les métiers de l'alimentation et de l'habillement.

Parmi les travailleurs dépendants, trois strates se distinguaient. Tout d'abord, un petit noyau de compagnons hautement qualifiés, à qui revenaient les postes de responsabilité à la tête des ateliers ; ils n'étaient guère éloignés des petits maîtres.

Mais la plupart des ouvriers subissaient plus durement les contraintes de la structure corporative et avaient peu d'espoir d'obtenir un jour un avancement dans la hiérarchie du métier. Leur condition s'était progressivement dégradée et ressemblait de plus en plus à celle des travailleurs extérieurs à la jurande ou intégrés au réseau des métiers avec des fonctions auxiliaires et déqualifiées.

Enfin, au plus bas de l'échelle, on trouvait les ouvriers dépourvus de toute spécialisation. Ces manœuvres, journaliers, gagne-deniers étaient autant de salariés appartenant à des secteurs productifs à haute concentration ou liés aux innombrables services occasionnels et anonymes dont le quartier avait besoin ; ils étaient aussi employés comme hommes de peine dans les travaux de chargement et de transport des marchandises. Ils survivaient au seuil du chômage, dans une grande précarité. Une mince frontière les séparait de l'indigence. Dans le faubourg Saint-Marcel la population proprement ouvrière était certes proportionnellement plus faible que dans les quartiers densément peuplés du centre, mais c'est ici en revanche que la pauvreté enregistrait les niveaux les plus hauts de Paris : les contemporains, habitués à ce triste record, considéraient ce quartier comme un réservoir inépuisable de misère.

De ce bref descriptif se dégage la forte personnalité du faubourg Saint-Marcel, qui le rendait – tant du point de vue professionnel que social – tout à fait singulier dans la ville. Il s'avère en revanche plus difficile d'imaginer l'idée que les habitants du faubourg eux-mêmes se faisaient de leur quartier : se reconnaissaient-ils ou non dans l'image qui leur était renvoyée de l'extérieur ? Quels étaient les facteurs constitutifs de leur identité collective ?

Pour trouver les traces de cette notion d'appartenance, il faut se tourner vers les secteurs stables de la population capables de nous renseigner sur ce sens de la continuité ; ce qui n'est rien moins que facile dans un quartier marqué par un fort échange démographique dû aux courants migratoires saisonniers ou permanents, en provenance soit de l'extérieur de la ville, soit des autres quartiers. Le poids de ce phénomène n'est pas négligeable : à l'époque révolutionnaire 66 % au moins de la population adulte masculine des quatre sections du faubourg était représentée par des provinciaux.

Une identité de quartier existait sans doute, qui transparait à partir de réseaux de solidarité plus anciens. En premier lieu les liens corporatifs, facteur de coagulation autour des métiers représentant pratiquement une exclusive du faubourg ;

INTRODUCTION

à ce niveau identité professionnelle et localisation topographique parvenaient à coïncider et formaient de petites communautés bien définies de maîtres, de compagnons et de garçons avec leurs propres lieux de rencontre et de rassemblement : le bistrot, la paroisse, la confrérie, sans oublier, bien entendu, l'atelier ou la boutique.

D'autres éléments de longue durée pouvaient assumer le rôle de ciment et stimuler un sens collectif d'appartenance ; le plus puissant était sans doute représenté par la tradition religieuse. Que l'on songe, dans le cas de notre quartier, au culte de saint Marcel, premier évêque de Paris, ou de sainte Geneviève, patronne de la capitale, qui avaient donné lieu à des formes de dévotion particulièrement intenses et partagées par le reste de la ville. L'adhésion à un tissu paroissial ou à un église particulière, au culte d'un saint, à certaines reliques, ou encore aux legs de l'expérience janséniste, dont le faubourg avait été l'un des centres les plus remarquables étaient autant de facteurs de cohésion et d'identification avec un espace urbain.

Cette identité reposait aussi sur une tradition particulière de turbulence et d'irritabilité face à tout ce qui touchait à la vie quotidienne du peuple. Cette réputation se fondait sur des formes effectives de révolte qui avaient eu pour cadre le quartier ; elle était aussi entretenue et amplifiée par la peur sociale des couches supérieures, qui cherchaient à cerner et à délimiter les explosions spontanées de la colère populaire en les associant à des zones précises de la topographie parisienne.

C'est sur la toile de fond de toutes ces caractéristiques que fit irruption la Révolution : elle fit surgir de nouveaux traits, en confirma d'autres plus anciens, et surtout mit au premier plan la dimension politique. Mais nonobstant sa réputation, le passage du faubourg Saint-Marcel sur le terrain révolutionnaire fut beaucoup plus prudent qu'on ne pouvait s'y attendre. Il est fort probable que la connotation politique radicale qu'on lui attribua dès le début fut implicitement fondée sur sa réputation, voire automatiquement déduite de sa composition sociale, avant même que ce quartier ne se fût effectivement engagé. Après quelques hésitations et avec un certain retard sur les attentes, la digue fut cependant rompue et le faubourg Saint-Marcel prit sa place au côté du faubourg Saint-Antoine en tête de la révolution parisienne : c'est ce processus que nous allons explorer dans les pages qui suivent.

TABLEAU DES ABRÉVIATIONS

A.D.S. :	<i>Archives de la Seine</i>
A.N. :	<i>Archives Nationales</i>
A.P.P. :	<i>Archives de la Préfecture de Police</i>
Arch. Ass. Publ. :	<i>Archives de l'Assistance Publique</i>
ass. gén. :	<i>assemblée générale</i>
B.H.V.P. :	<i>Bibliothèque Historique de la Ville de Paris</i>
B.N. :	<i>Bibliothèque Nationale</i>
B.S.G. :	<i>Bibliothèque Sainte-Geneviève</i>
B.V.C. :	<i>Bibliothèque Victor-Cousin</i>
Br. Mus. :	<i>British Museum</i>
délib. :	<i>délibérations</i>
doss. :	<i>dossier</i>
extr. :	<i>extrait</i>
f (f) :	<i>feuillet (s)</i>
fol., f.os :	<i>folio (s)</i>
impr. :	<i>imprimé</i>
l. :	<i>liasse</i>
ms. :	<i>manuscrit</i>
Ms. fr. :	<i>Manuscrits français</i>
Nouv. Acq. Fr. :	<i>Nouvelles Acquisitions Françaises</i>
pr. verb. :	<i>procès-verbal (aux)</i>
reg. :	<i>registre</i>